

*Le Fils du pauvre*

FERAOUN M, *Le Fils du Pauvre*,  
Paris, Seuil, 1954

## Table des matières

Biographie et contexte historique.....	2
Bibliographie des principales œuvres.....	2
Résumé.....	2
Les personnages principaux.....	2
L'espace et le temps.....	2
L'espace.....	2
Le temps.....	2
Annexes.....	2
Annexe 1 : Carte de l'Algérie.....	2
Annexe 2 : Présence de Feraoun, par Tahar Djaout.....	2
Annexe 3 : Discours de Mouloud Feraoun - Bouzarea.....	2
Annexe 4 : Classification de la littérature Algérienne.....	2

CommuneLangue.com

# 1. Biographie et contexte historique.

Du vivant de Mouloud Feraoun l'Algérie est une colonie de peuplement <sup>(1)</sup> sous domination française depuis 1830. Elle deviendra indépendante en 1962 après 8 ans de guerre de libération (1954-1962).

Mouloud Feraoun est né en 1913 à Tizi-Hibel dans le département de Tizi-Ouzou en Kabylie <sup>(2)</sup>. Il appartient à une famille de paysans pauvres. Son père, analphabète, connut déjà des épisodes d'émigration pour subvenir aux besoins de sa famille : émigration interne dans la région de Constantine <sup>(3)</sup>, émigration externe en Tunisie, en France, dans les mines du Nord à Lens (1910) et à Paris aux fonderies d'Aubervilliers (1927) où il fut blessé (épisode relaté dans le *Fils du Pauvre*).

Malgré la pauvreté de sa famille et son statut de fils aîné, Mouloud Feraoun entra à l'école primaire, il obtint une bourse pour poursuivre ses études au collège de Tizi-Ouzou et suivit une formation d'instituteur à l'Ecole normale de Bouzarea (Alger). Lorsque l'on connaît la situation de la scolarisation des Algériens durant la colonisation française, c'est en soi un exploit ! Voici le tableau de l'enseignement colonial tel que le dresse sur le plan quantitatif le sociologue A. Bouzida :

« La scolarisation des Algériens est restée presque insignifiante jusqu'à la veille de la deuxième guerre mondiale.

En 1930-31, un siècle après l'occupation, sur 1.920.000 enfants fréquentant l'école primaire on comptait 67.700 musulmans (...) soit 5,4% de la population musulmane scolarisable (...).

Quand nous savons que l'article 4 de la loi du 18 mars 1882 préconise l'obligation de l'enseignement primaire en Algérie, nous nous rendons compte du décalage entre la réalité et les textes.

Cette situation n'a pas connu de changement sensible malgré les décrets du 27 novembre 1944 visant l'intensification de la scolarisation en Algérie.

Mais le plan de scolarisation de 1944 reconnaît lui-même qu'en 1959 (...) l'effort de scolarisation laissera en dehors du champ d'application près de  $\frac{3}{4}$  des enfants musulmans en âge d'aller en classe. » <sup>(4)</sup>

Mouloud Feraoun sera nommé instituteur dans son village natal en 1935 ; il exercera son métier en Kabylie avant de s'installer à Alger où il sera directeur d'école en 1957. En 1960 il est inspecteur de centres sociaux et s'occupe des milieux algériens défavorisés. Il sera assassiné le 15 mars 1962 avec cinq de ses collègues par l'O.A.S. <sup>(5)</sup>, à quatre jours du cessez-le-feu.

---

<sup>1</sup> ***Une colonie de peuplement*** est une colonie peuplée de colons issus de la métropole dans le but de l'organiser sur tous les plans (économique, politique, militaire, idéologique, ...). Cette forme de colonisation (contrairement au protectorat) déstructure complètement la société dans laquelle elle s'implante.

<sup>2</sup> Kabylie: région montagneuse entourée de plaines et par la mer au Nord de l'Algérie.

<sup>3</sup> Tizi-Ouzou, Constantine, Alger, ... cf. Carte en Annexe 1

<sup>4</sup> BOUZIDA A., *L'idéologie de l'instituteur*, S.N.E.D., Alger, 1976. p 10

<sup>5</sup> O.A.S. ou Organisation Armée Secrète – Il s'agit d'une organisation française politico-militaire dont l'action a été terroriste. Elle regroupe des partisans de la présence française en Algérie.

Tahar Djaout, écrivain et journaliste algérien, rend, en 1992, un hommage à Mouloud Feraoun – hommage d'autant plus émouvant que lui aussi fut assassiné mais en 1993 durant l'autre guerre d'Algérie, cette fois par les intégristes :

« Il est intéressant de tester le cheminement de l'œuvre d'un écrivain qui a joué un rôle primordial en ces années 50 où il a grandement contribué à faire connaître les dures conditions de vie de ses compatriotes. Mouloud Feraoun était jusqu'à il y a une vingtaine d'années, l'écrivain le plus fréquenté par les écoliers d'Algérie. *Le Fils du Pauvre* demeure (...) l'un des livres les plus attachants et les plus vrais de la littérature maghrébine (...).

La mort l'a empêché d'approfondir son œuvre et de lui trouver des axes neufs comme M. Dib par exemple l'a fait après l'indépendance de l'Algérie. »<sup>(6)</sup>

Malgré son succès Mouloud Feraoun n'a pas manqué de détracteurs : pour les uns son œuvre n'est pas suffisamment engagée dans la lutte contre le colonialisme, pour les autres elle manque de valeur esthétique.

Nous reviendrons sur ces critiques dans le cadre de l'examen du *Fils du Pauvre*. Nous pouvons avancer une première explication à cette critique du non engagement. En effet, lorsque paraît son premier roman en 1950, quatre ans avant le déclenchement de la lutte armée en novembre 1954, les prémisses de la guerre sont là, les mouvements nationalistes sont très actifs, et de tragiques événements rendent compte de l'effervescence des esprits, en particulier les émeutes de Sétif le 8 mai 1945<sup>(7)</sup> qui marqueront définitivement l'écrivain Kateb Yacine :

« C'est en 1945 que mon humanitarisme fût confronté pour la première fois au plus atroce des spectacles. J'avais vingt ans. Le choc que je ressentis devant l'impitoyable boucherie qui provoqua la mort de plusieurs milliers de musulmans, je ne l'ai jamais oublié – là se cimenta mon nationalisme. »<sup>(8)</sup>

Mouloud Feraoun ne prend pas position explicitement mais il s'engagera à sa manière dans son travail d'instituteur et restera porteur avant tout des valeurs humanistes de l'Ecole française. Non polémique, non violent il ne remettra pas directement en cause et de front la colonisation (encore qu'il refusera de hisser le drapeau français dans son école). En témoigne le discours qu'il a tenu lors de la réception du prix littéraire de la ville d'Alger – le 5 avril 1952 – pour son premier roman. En voici la fin :

---

<sup>6</sup> DJAOUT T., *Présence de Feraoun*, in Tiddukia n°14, Eté 1992

<http://www.acbparis.org/pratique/feraoun-djaout.php> consulté pour la dernière fois le 17/12/2006

<sup>7</sup> *Les émeutes de Sétif – 8 mai 1945 – ou massacres de Sétif* : manifestation spontanée à l'annonce de la fin de la guerre mêlant les drapeaux des vainqueurs alliés à des revendications nationalistes dans un contexte très tendu. La manifestation dégénère suite à l'intervention musclée des forces françaises (109 européens tués). La répression sera démesurée : bombardement par l'aviation, canonage par la marine, 10.000 soldats sur le terrain. Elle se soldera par des dizaines de milliers d'Algériens tués. Il faudra attendre le 27 février 2005 (!) pour que la France reconnaisse officiellement la responsabilité de ce massacre.

<sup>8</sup> KATEB YACINE, grand écrivain algérien.

« Le lauréat, messieurs, n'est pas l'instituteur du bled qui a retenu vos suffrages, mais l'école française d'Algérie dont il est le produit authentique. C'est en son nom que je vous remercie. »<sup>(9)</sup>

J. Dejeux conclut le chapitre qu'il consacre à cet écrivain en ces termes :

« Nous retenons et constatons chez lui non pas la violence et la révolte mais la compréhension et le désir du dialogue au point de passage de ceux qui travaillent pour un même humanisme fraternel. »<sup>(10)</sup>

D'un point de vue plus littéraire, Mouloud Feraoun appartient à un courant littéraire dit « ethnographique » – qui s'épanouit de 1945 à 1958 selon la classification proposée par J. Dejeux<sup>(11)</sup> :

« Une littérature dite « ethnographique » écrite sinon pour faire plaisir au lecteur européen, du moins pour entrer dans ses vues, en tous cas en fonction de lui. Les thèmes folkloriques et régionalistes abondent (...). Cependant les détails ethnographiques ne sont pas toujours retenus par l'écrivain pour faire plaisir aux « autres » ; certains auteurs décrivent leur société et leur vie dans une recherche d'identité et leur littérature prend alors un sens de dévoilement et de constatation. Cette littérature dite « ethnographique » draine en effet le meilleur et le pire et des critiques maghrébins ont sans doute tort en ayant trop tendance aujourd'hui à la vouer aux gémonies. »<sup>(12)</sup>

Appartiennent à ce courant des écrivains connus comme Mouloud Mammeri, Mohammed Dib dans ses premiers romans, et Taos Amrouche.

Mouloud Feraoun entretiendra des amitiés solides notamment avec Emmanuel Roblès et Albert Camus.<sup>(13)</sup> Curieusement, il attendait de Roblès qu'il écrive un roman kabyle et qu'il témoigne de la réalité de cette société, mais celui-ci estimait que cette tâche appartenait à Feraoun plutôt qu'à lui. La première édition du *Fils du pauvre* sera d'ailleurs dédicacée à E. Roblès.

## **Bibliographie des principales œuvres**

Le Fils du Pauvre, 1950 (roman)

La terre et le sang, 1953 (roman)

Les chemins qui montent, 1957 (roman)

Les poèmes de Si Mohand, 1960 (recueil de poésie)

Journal, 1962

Jours de Kabylie, 1968 (essai)

Lettres à ses amis, 1969 (correspondance)

L'anniversaire, 1972 (roman inachevé)

---

<sup>9</sup> Discours de Mouloud Feraoun – 1952 – in *Œuvres et Critiques* IV, 2, Ed. J-M Place, Paris 1979 – p 147-148. Cf. Annexe 3

<sup>10</sup> DEJEUX J., *Littérature Maghrébine de langue française*, Naaman, Ottawa, 1973, p 142

<sup>11</sup> DEJEUX J., *Littérature Maghrébine de langue française*, Naaman, Ottawa, 1973, p 41 – Cf. Annexe 4

<sup>12</sup> DEJEUX J., *Littérature Maghrébine de langue française*, Naaman, Ottawa, 1973, p 37

<sup>13</sup> Emmanuel Roblès et Albert Camus sont des écrivains de l'École d'Alger.

## 2. Résumé

Dans ce roman, Mouloud Feraoun raconte sa propre enfance, au sein de son village et de sa famille en Kabylie, ainsi que son itinéraire atypique d'enfant destiné à devenir berger et qui, au lieu de cela a eu l'immense opportunité de pouvoir fréquenter l'école.

Fouroulou, le héros, nous donne à voir son village et sa structure géographique et sociale ainsi que les us et coutumes de la société kabyle, le travail des hommes et des femmes, le statut des femmes, la place privilégiée des enfants mâles, la gestion des conflits familiaux, les superstitions ...

Par ailleurs, il nous raconte sa formation scolaire jusqu'à l'âge de 19 ans veille de son entrée à l'école d'instituteur de Bouzarea.

CommuneLangue.com

### 3. Les personnages principaux

**1) Fouroulou Menrad** (anagramme de Mouloud Feraoun) se présente comme un enfant « doux et aimable » (p 21), plutôt « chétif » (p 22), le premier-né mâle d'une famille qui ne comporte que des filles. A ce titre, il est choyé de tous :

« (...) ma mère, mes sœurs, mes tantes maternelles m'adoraient ; mon père se pliait à toutes mes volontés ; ma grand-mère (...) me gavait de toutes les bonnes choses qu'on lui donnait (...) ; mon oncle (...) pour lequel je représentais l'avenir des Menrad, m'aimait comme son fils. »<sup>(14)</sup>

Il est protégé du mauvais œil par le cocon familial :

« (...) ma grand-mère décida péremptoirement de m'appeler Fouroulou (de effe : cacher). Ce qui signifie que personne au monde ne pourra me voir de son œil bon ou mauvais, jusqu'au jour où je franchirai moi-même, sur mes deux pieds, le seuil de notre maison. »<sup>(15)</sup>

Il est destiné à devenir un homme grâce à une éducation virile :

« J'étais destiné à représenter la force et le courage de la famille. Lourd destin pour le bout d'homme chétif que j'étais ! Mais il ne venait à l'idée de personne que je puisse acquérir d'autres qualités ou ne pas répondre à ce vœu. »<sup>(16)</sup>

Conséquence de cette situation, le jeune Fouroulou se transforme en tyran à l'âge de cinq ans :

« Je pouvais frapper impunément mes sœurs (...). Je pouvais être grossier avec toutes les grandes personnes de la famille (...). J'avais aussi la faculté d'être voleur, menteur, effronté. C'était le seul moyen de faire de moi un garçon hardi. Nul n'ignore que la sévérité des parents produit fatalement un pauvre diable craintif, faible, gentil et mou comme une fillette. Ce ne sont pas les principes qui manquent aux fils de Chabane mon aïeul. Pénétré de mon importance dès l'âge de cinq ans, j'abusai bientôt de mes droits. Je devins aussitôt un tyran (...). »<sup>(17)</sup>

Face au monde extérieur, l'enfant est beaucoup moins faraud :

« J'adoptai avec tous mes voisins la seule attitude que je pouvais adopter : je me faisais doux, aimable, patient ; je savais flatter le plus audacieux, (...) mes parents voyaient s'écrouler, peu à peu, leur rêve de faire de moi le lion du quartier, plus tard le lion du village.

Susceptible à l'excès j'étais de surcroît très craintif lorsque je m'aventurais hors de notre rue. »<sup>(18)</sup>

---

<sup>14</sup> FERAOUN M., *Le Fils du Pauvre*, Seuil, Paris, 1954. p 22

<sup>15</sup> Op. Cit., p 21

<sup>16</sup> Op. Cit., p 22

<sup>17</sup> Op. Cit., p 22-23

<sup>18</sup> Op. Cit., p 24

Mouloud Feraoun fait preuve d'humour et d'une grande tendresse à la fois à l'égard des adultes et de leur « pédagogie ».

La petite enfance de Fouroulou se déroule dans l'univers fermé des femmes, celui de sa mère d'abord dont il ne sortira que « sur (ses) deux pieds » et, autre espace maternel, celui de ses tantes maternelles.

« On s'y trouve à l'étroit ainsi que des roitelets dans leur nid rond et obscur mais on y sent une douce chaleur d'intimité discrète et tranquille. Les murs vous qui frôlent à chacun de vos mouvements vous semblent vous caresser et les objets vous sourient dans la pénombre. Non, elle n'avait rien de triste la chère prison de mon enfance (...). »<sup>(19)</sup>

« (...) quand je pus marcher, mes premiers pas me conduisaient d'instinct au petit logis de mes tantes comme au seul havre sûr qui existât pour moi hors de notre maison. (...) nous formâmes bientôt une famille en marge de la grande, un cercle intime et égoïste avec nos petits secrets, nos rêves naïfs, nos jeux puérils, nos querelles vite dissipées dans une atmosphère de tendresse. »<sup>(20)</sup>

Espace fermé, nid, « étroit », étriqué, « obscur », fait de « pénombre », « prison » mais « chère », « cercle intime », « tranquille », « havre sûr » fait de caresses, de sourires, de « rêves », de « jeux », de « tendresse ». Fouroulou y connaîtra l'affection, la beauté et la délicatesse de Nana :

« J'aimais tendrement Nana qui n'avait que des caresses pour moi. Elle me cajolait, m'embrassait, me gavait et m'obéissait. »<sup>(21)</sup>

Il y côtoiera également l'impulsivité, la précipitation de Khalti et sa capacité à créer un monde imaginaire :

« (...) Je suis reconnaissant à Khalti de m'avoir appris de bonne heure à rêver, à aimer créer pour moi-même un monde à ma convenance, un pays de chimères où je suis seul à pouvoir pénétrer. »<sup>(22)</sup>

Le jeune Fouroulou sera très tôt conscient des difficultés économiques de ses parents, sensibilisé en cela par le problème de la faim et de la nourriture, omniprésent dans le roman.

« Mon père en effet avait beaucoup de soucis pour faire vivre sa famille. Je n'outrepasse pas la vérité en disant que la seule utilité visible de ma scolarisation était mon absence prolongée de la maison qui réduisait la quantité de figues et de couscous que je mangeais. Je me souviens bien à ce propos des plaintes de ma mère pendant les grandes vacances et de son impatience à voir la fin des longs

---

<sup>19</sup>Op. Cit., p 38

<sup>20</sup>Op. Cit., p 41

<sup>21</sup>Op. Cit., p 41

<sup>22</sup>Op. Cit., p 47

congés. Il lui fallait à elle beaucoup d'astuce et à mon père beaucoup de sueur pour joindre les deux bouts. »<sup>(23)</sup>

« La viande est une denrée très rare dans nos foyers. Ou plutôt non ! Le couscous est la seule nourriture des gens de chez nous. On ne peut, en effet, compter ni la louche de pois chiches ou de fèves qu'on met dans la marmite avec un rien de graisse et trois litres d'eau pour faire le bouillon, ni la cuillerée d'huile qu'on ajoute à chaque repas, ni la poignée de figues qu'on grignote de temps en temps dans les intervalles. A part cela, on a la faculté de se verdir les gencives avec toutes les herbes mangeables que l'on rencontre aux champs (...), et l'on peut, en guise de primeurs, manger toutes les prunes, les pommes ou les poires encore vertes que les dents peuvent supporter. Nous sommes des montagnards, de rudes montagnards, on nous le dit souvent. (...) C'est sûrement une question de sélection ... naturelle. S'il naît un individu chétif, il ne peut supporter le régime. Il est vite ... éliminé. S'il naît un individu robuste, il vit, il résiste. Il sera peut-être chétif par la suite. Il s'adapte. C'est l'essentiel. »<sup>(24)</sup>

Aucune complaisance, aucun misérabilisme dans la façon dont Fouroulou / Feraoun voit la situation – il fait au contraire preuve de recul et même d'humour (cf. les termes soulignés).

Ce n'est cependant pas un enfant « conscientisé » à outrance et précocement. Le père de Fouroulou ne fait pas de grands discours, il essaie d'assumer tant bien que mal sa responsabilité : faire vivre sa famille. Il n'a aucune attitude culpabilisante ni moralisatrice lorsque son fils et ses camarades d'école tiraillés par la faim le mettent en difficulté à l'égard d'un patron en s'invitant par deux fois quasiment à partager le repas des ouvriers :

« Ce repas, sous l'œil dédaigneux des hommes fut un supplice pour moi. Kaci et Arab se moquaient de ceux qui ne savaient pas élever leurs enfants. L'allusion était directe, je rougissais et je pâlisais. Je me disais pour diminuer ma faute que mon père n'avait pas faim. (Le père lui avait cédé sa place et était parti se reposer chez lui prétextant n'avoir pas faim.) Mais je dus me détromper car, en rentrant à la maison, je lui trouvais entre les mains mon petit plat en terre cuite, (...). Il achevait de manger mon couscous noir. Ce jour-là, il retourna au travail le ventre vide, mais il grava, une fois pour toutes, dans le cœur de son fils, la mesure de sa tendresse. »<sup>(25)</sup>

Autre repas mémorable car exceptionnel dans le souvenir du petit garçon, celui qu'on lui servit le matin de son entrée dans l'école primaire :

« Je me souviens comme si cela datait d'hier, de mon entrée à l'école. Un matin, mon père arriva de la djemaa<sup>(26)</sup> avec un petit air mystérieux et ému. (...) (Ma mère) allait prendre une pincée de sel et une motte de couscous, pour apprêter mon déjeuner du matin. Je dois préciser que pareil déjeuner ne m'était accordé qu'exceptionnellement. Il fallait pour cela une conjonction de plusieurs

---

<sup>23</sup> Op. Cit., p 54

<sup>24</sup> Op. Cit., p 58

<sup>25</sup> Op. Cit., p 61

<sup>26</sup> Djemaa: assemblée, conseil

circonstances : d'abord avoir du couscous, puis du lait, ensuite choisir le moment, attendre notamment l'absence de ma petite sœur car elle aurait revendiqué sa part de l'aubaine ; ce qui aurait obligé ma mère à augmenter la dose ou à exciter notre gourmandise sans la satisfaire complètement. Donc, ce matin là, toutes les conditions étaient réunies, je trônais seul face à la casserole, les yeux encore pleins de sommeil, mais le ventre parfaitement éveillé. »<sup>(27)</sup>

La nouvelle lui coupe l'appétit ! Il fréquente l'école sans enthousiasme ni répugnance durant plus d'un an. Il devient bon élève suite à une réprimande de son père certes, mais surtout lorsqu'il comprend que la seule spécialisation qui puisse lui convenir dans l'école est d'être « bon élève » - les autres spécialités étant : « batailleur » ou « joueur » :

« Etant pacifique de naissance je ne pouvais poser ma candidature ni à la première ni à la seconde. Avec le consentement de tous mes camarades, je devins donc bon élève. Beaucoup s'acharnèrent plus que moi-même à me voir le premier de ma division (...). »<sup>(28)</sup>

On constate toujours la même distance par rapport aux événements, la même capacité d'autodérision.

Grâce à l'octroi d'une bourse d'étude il peut accéder au Collège et inverser le destin que lui réservait sa modeste origine. (Travailler comme son père, émigrer quelques années en France, revenir au pays et se marier.) Le « futur grand homme » (p114 – p117) sera hébergé gratuitement à Tizi-Ouzou par un missionnaire protestant. Grâce à lui, il découvre avec la pseudo-naïveté d'un Usbek et d'un Rica<sup>(29)</sup> les « joies du scoutisme » et le culte protestant, mais rien ne parvient à le distraire de sa préoccupation principale : le travail scolaire en vue de la réussite de ses études.

« Tous les dimanches, ils allaient dans la forêt sous la conduite du chef s'initier aux joies du scoutisme. Menrad s'étonnait de ce que de graves personnes comme le missionnaire, perdissent leur temps à des choses si puériles. Les bergers de chez lui faisaient donc du scoutisme sans le savoir<sup>(30)</sup>? (...) Aziz et Menrad ne tardèrent pas à subir ces sorties du dimanche comme des corvées. On ne les vit jamais rechercher un grade quelconque ; ils ne s'intéressaient qu'à leur travail de classe. »<sup>(31)</sup>

« Ils adoptèrent la même attitude au cours (des) réunions du soir à la salle du culte. Ils y allaient régulièrement, lisaient un verset de la bible comme tout le monde, chantaient des cantiques avec application, écoutaient respectueusement le commentaire du chef et revenaient dans leur chambre reprendre sans hésitation leur travail interrompu. »<sup>(32)</sup>

---

<sup>27</sup> Op. Cit., p 48

<sup>28</sup> Op. Cit., p 52

<sup>29</sup> Protagonistes des *“Lettres Persanes”* (1721) de Montesquieu.

<sup>30</sup> Référence à Monsieur Jourdain dans *Le Bourgeois gentilhomme* de Molière.

<sup>31</sup> Op. Cit., p 120

<sup>32</sup> Op. Cit., p 120

« (...) seules leurs études avaient de l'importance à leurs yeux. (...) Leur volonté de réussir était farouche, leur fermeté inébranlable. Ils passèrent ainsi, de gaieté de cœur, quatre années (de 15 à 19 ans), leurs années d'adolescence, (...). Pendant le jour c'était la classe. Le soir, après le culte, ils travaillaient à la lumière électrique jusqu'à dix heures (...). Quelque fois, le Muezzin du village kabyle les surprenait devant leur livre lorsqu'il lançait son chant matinal pour la première prière. »<sup>(33)</sup>

Nous quittons Fouroulou et son père le jour de son départ pour Alger pour le concours d'entrée à l'Ecole normale.

Il est conscient de l'enjeu que constitue la réussite de cet examen :

« En Algérie il était pris dans cette alternative : ou devenir instituteur, ce qui signifiait l'aisance pour toute sa famille, ou redevenir berger. Ses parents ne pouvaient savoir qu'en cas d'échec, il demanderait à partir en France. Cette idée l'avait hanté tout l'été. En France, il trouverait à s'embaucher comme manœuvre. »<sup>(34)</sup>

Récit d'une formation, récit d'une enfance certes mais quelle enfance ? Comme le dit Ch. Bonn :

« En Algérie et au Maghreb, plus qu'ailleurs, l'écrivain est celui qui raconte son enfance, peut-être d'autant plus que ses compatriotes semblent refuser la leur.

Mais il y a plusieurs enfances. Il y a celles qui ne sont que prétexte, comme celle d'Omar chez Dib ou de Fouroulou chez Feraoun ; les deux personnages sont des observateurs, des relais commodes, grâce auxquels les écrivains pourront décrire plus facilement un milieu social, une réalité extérieure à l'enfant, même si elle le marque profondément. De simples artifices littéraires. L'enfant étant, même quand la faim le talonne, en situation de relative « innocence » dans l'univers adulte qu'on veut en fait nous décrire, c'est de son point de vue que le lecteur européen, à qui le livre est destiné, pourra le mieux découvrir une société qu'il ne connaissait pas. Ces enfances sont d'ailleurs prises dans un temps historique qui débouche sur autre chose et qui finit par introduire dans la modernité, dans la Cité. »<sup>(35)</sup>

C'est en effet le trajet de Fouroulou / Feraoun.

Cette analyse de Ch. Bonn nous amène à considérer comme deuxième personnage du texte, la **Société Kabyle**.

L'auteur précise dès les premières pages du livre (par l'intermédiaire du narrateur) qu'il ne s'agit pas d'une œuvre d'imagination et nous engage à une lecture réaliste destinée à un public européen.

---

<sup>33</sup> Op. Cit., p 121

<sup>34</sup> Op. Cit., p 125

<sup>35</sup> BONN Ch., *La Littérature algérienne de langue française et ses lectures*, Naaman, Ottawa, 1974. p 26-27

« Ce n'est pas de la poésie, ni une étude psychologique, ni même un roman d'aventure puisqu'il n'a pas d'imagination (...). Il voulait tout simplement (...) raconter sa propre histoire. »<sup>(36)</sup>

« Le touriste qui ose pénétrer au cœur de la Kabylie admire par conviction ou par devoir, les sites qu'il trouve merveilleux, des paysages qui lui semblent pleins de poésie, et éprouve toujours une indulgente sympathie pour les mœurs de ses habitants.

On peut le croire sans difficultés, du moment qu'il trouve n'importe où les mêmes merveilles, la même poésie, et qu'il éprouve à chaque fois la même sympathie. Il n'y a aucune raison pour qu'on ne voie pas en Kabylie ce qu'on voit également partout.

Mille pardons à tous les touristes. Ce n'est pas parce que vous passez en touristes. C'est parce que vous découvrez ces merveilles et cette poésie. Votre rêve se termine à votre retour chez vous et la banalité vous attend sur le seuil.

Nous, Kabyles, nous comprenons qu'on loue notre pays. Nous aimons même qu'on nous cache sa vulgarité sous des qualificatifs flatteurs. Cependant nous imaginons très bien l'impression insignifiante que laisse sur le visiteur la vue de nos pauvres villages. »<sup>(37)</sup>

L'auteur prend d'ailleurs la peine de traduire certains mots kabyles (mais pas tous) en bas de page. Comme « ikoufan »- : « singulier : akoufi ... grande jarre de terre non cuite mélangée à de la paille pour recevoir les céréales ou les figues » (p 12).

Feraoun commence par faire une description spatiale et une description sociale du village de Tizi-Hibel un peu comme le ferait un Guide Bleu : nombre d'habitants, implantation, configuration des rues, recensement du nombre de quartiers, de djemaa, de mosquées ... description de l'habitat traditionnel.

Il met l'accent sur l'unité du village, sur sa cohérence (nécessité historique).

« Nos ancêtres se groupèrent par nécessité. Ils ont trop souffert de l'isolement pour apprécier comme il convient de vivre unis. »<sup>(38)</sup>

« (...) Chaque quartier a son aïeul. On a célébré depuis longtemps des mariages entre karoubas<sup>(39)</sup> de sorte qu'à présent l'histoire du village est comme celle d'une personne (...). Nous avons encore de nombreux poèmes qui chantent des héros communs. »<sup>(40)</sup>

« Il n'y a pas de castes ni de titres de noblesse, pauvres ni riches. (...) » On pourrait croire à un égalitarisme mythique mais : « certes il existe deux catégories de gens : ceux qui se suffisent régulièrement et ceux qui passent, (...) de la misère la plus complète, à l'humble aisance des favorisés du ciel. Mais on ne peut ni établir un classement définitif, ni un contrôle des différences essentielles dans le genre de vie des habitants. »<sup>(41)</sup>

---

<sup>36</sup> Op. Cit., p 6

<sup>37</sup> Op. Cit., p 8

<sup>38</sup> Op. Cit., p 118 cité par J. DEJEUX, Littérature Maghrébine de langue française

<sup>39</sup> Karouba: Définition

<sup>40</sup> Op. Cit., p 11

<sup>41</sup> Op. Cit., p 11

« Les familles riches ont plusieurs figueraies, quelques olivettes, un hectare de terre à semer, parfois une source dans l'un de leurs champs (...). Le gros propriétaire kabyle possède six hectares. Il parle fort à la djemaa. (...) Il possède une paire de bœufs, une vache, quelques moutons, un mulet ou un âne.

« Les familles » pauvres du village mènent le genre de vie des riches quand elles le peuvent, sinon elles attendent. Le pauvre n'a pas de terre ou en a très peu. (...) Le pauvre peut avoir des animaux, comme le riche. Des animaux qu'il n'a pas achetés, mais qu'un autre lui a confiés. Néanmoins en les revendant, il prélèvera une partie du bénéfice. »<sup>(42)</sup>

Seule tache dans ce tableau, et qui signale l'existence d'une émigration : les habitations prétentieuses construites grâce à l'argent rapporté de France :

« Quelques habitations prétentieuses ont été construites récemment grâce à l'argent rapporté de France. Ces maisons dressent leurs façades impudiques et leurs tuiles trop rouges parmi la vétusté générale. Mais on sent que ce luxe est déplacé dans un cadre pareil. Vues de loin, elles forment comme des taches blanches qui jurent avec l'ensemble, couleur de terre. Nous savons qu'à l'intérieur elles ressemblent à toutes les autres. »<sup>(43)</sup>

La Kabylie sera d'ailleurs la première et la principale pourvoyeuse de l'émigration vers la France, émigration masculine isolée au départ comme l'illustre le cas du père de Fouroulou et celui du mari de tante dans le roman. Cette émigration est la conséquence de la paupérisation et de la perte de cohésion sociale engendrée par le colonialisme.

Nous proposons de montrer que cette description de la société traditionnelle enregistre l'impact de la colonisation. Le thème de la faim, nous l'avons dit, est omniprésent dans le roman. Nous sommes dans une famille de paysans pauvres, sans terre et sans cheptel. La paupérisation de la société kabyle est le fait de la politique terrienne de la colonisation qui réduit progressivement les propriétés par la confiscation des terres et par la séquestration suite à des révoltes (ex. : révolte kabyle de 1871). Il faut savoir qu'en Kabylie la propriété des terres est collective et indivise. En confisquant les terres, la colonisation diminue les espaces cultivables. En créant la propriété divisée, elle paupérise définitivement les biens des communautés, notamment des familles.

Dans la famille de Fouroulou vivent deux familles conjugales sous l'autorité de la grand-mère :

« (...) chez nous, chaque famille se soumet à un responsable. Le responsable dispose des provisions, fixe les rations à son gré, décide de l'utilisation des économies, des achats ou des ventes à effectuer.

Chez les Menrad c'était ma grand-mère qui était chargée de la subsistance.  
(...)

Certes voilà un travail qui exige de grandes qualités car on sait que les Kabyles ne nagent pas dans l'opulence. Néanmoins, comme on en charge le plus

---

<sup>42</sup> Op. Cit., p 11 et 12

<sup>43</sup> Op. Cit., p 10

vieux ou le plus respectable de la famille, on est généralement tranquille sur le sort des autres et on est certain qu'il remplit son devoir avec le souci constant de l'intérêt commun. » <sup>(44)</sup>

A la suite du décès de la grand-mère, il faut confier la direction de la maison à l'une des deux épouses (celle de l'oncle ou celle du père de Fouroulou) et les conflits éclatent, chacun croyant pouvoir mieux s'en sortir en quittant l'indivision !

« Il fut prouvé que tout le monde voulait intimement le partage et en avait assez de vivre en commun. » <sup>(45)</sup>

« L'organisation économique caractérisée par l'indivision du patrimoine agraire est comme une fondation sur laquelle repose la construction socio-domestique, avec au sommet, le patriarce incontesté (...). En dehors du rôle de maintien de la cohésion sociale que peut jouer l'indivision du patrimoine agraire, l'indivision pouvait être justifiée aussi par la crainte de la désintégration totale du groupe lorsque les parcelles à partager devenaient trop petites.

(...) la division du patrimoine signifiera division familiale, donc déséquilibre. » <sup>(46)</sup>

C'est donc ce qui arrive à la famille Menrad :

« Mon oncle, auquel mon père, toujours par respect (il est l'aîné), laissé le choix, s'empara de la grande maison. (...) nous eûmes deux petites chambres (...). La cour fut partagée (...). Ensuite on partagea un champ de figuiers, puis un champ d'oliviers (...). Enfin on partagea aussi les ustensiles, les bêtes et les dettes.

Les deux pères de famille avaient chacun fort à faire pour nourrir leur monde. S'ils ne se souhaitaient pas misère réciproquement, ils étaient néanmoins incapables de s'entraider. » <sup>(47)</sup>

Le père de Fouroulou travaille donc seul aidé de sa femme. Il s'engage comme manœuvre lorsque les travaux des champs sont interrompus. Il finira par tomber malade, devra emprunter, hypothéquer le peu de bien dont il dispose et finalement ira travailler en France où il aura la chance / malchance d'avoir un accident aux fonderies d'Aubervilliers, d'être indemnisé par la compagnie d'assurance et de recevoir une rente viagère. Cela lui permettra de rentrer au pays, de payer ses dettes et d'envisager l'avenir avec plus de sérénité. Mais sans ambition démesurée. Il dit à son fils :

« (...) crois-tu que nous sommes faits pour les écoles ? Nous sommes pauvres. Les études, c'est réservé aux riches. Eux peuvent se permettre de perdre plusieurs années, puis d'échouer à la fin (...). Tandis qu'en restant ici tu rapporteras autant que moi et nous ne manquerons de rien. Dans deux ou trois ans, tu seras assez fort pour aller travailler en France (...). A ton retour, nous te

---

<sup>44</sup> Op. Cit., p 20

<sup>45</sup> Op. Cit., p 55

<sup>46</sup> M. BOUTEFNOUCHET, *La famille algérienne*, SNED, Alger, 1982, p 45-46

<sup>47</sup> Op. Cit., p 56

marierons. Telle est la vie que je te propose. C'est la seule qui nous convienne. »  
(<sup>48</sup>)

L'obtention d'une bourse permettra à Fouroulou d'échapper à cette fatalité et de poursuivre ses études.

Dans cette société de paysans pauvres pour les enfants mâles s'explique tout naturellement : il faut des bras pour travailler et subvenir aux besoins. La femme a un statut mineur même si elle participe par nécessité aux travaux agricoles. Les femmes orphelines comme les tantes et la mère de Fouroulou n'héritent pas (exhérédation). Elles s'adonnent au tissage et à la poterie ce qui leur assure de maigres revenus.

« Ahmed, mon grand-père, était veuf. Il n'ignorait pas que ses filles n'auraient aucun soutien mais il n'osât pas leur donner ses propriétés avant sa mort, ce qui eût été la seule manière de les garantir de la misère. Il craignait pour ses biens, proies faciles entre les mains des femmes. (...) Il ne voulait pas que d'autres s'installassent sur ses terroirs fussent-ils des gendres ou des petits-enfants. Oh ! Oui, les choses auraient été arrangées de son vivant si un de ses petits-cousins, (...) s'était marié à l'une de ses filles. Ils n'en voulurent pas. Un parti trop maigre ! » (<sup>49</sup>)

Le grand-père revient néanmoins in extremis sur sa décision et laisse un papier leur léguant une maison et un champ. Les oncles prenant les autres champs. Mais :

« Tâchez de vous débrouiller dans l'honneur dirent-ils aux filles. Le moindre de vos écarts peut salir notre nom. » (<sup>50</sup>)

Les trois orphelines étroitement surveillées, se croyant protégées furent au contraire trompées et dépouillées par leurs oncles et cousins mais :

« (...) elles préféreraient cela à l'indifférence et à l'abandon (...). Elles acceptaient (...) pourvu qu'on ne les écartât pas de la communauté et qu'elles gardassent leur droit ou non. » (<sup>51</sup>)

La femme a donc un statut mineur. Elles risquent de compromettre l'honneur de la famille et doivent être « tutorisées ».

On parle peu de religion dans ce roman, il n'y a d'ailleurs dans le village que deux mosquées pour trois djemaa.

« Les mosquées ont manifestement moins d'importance que les djemaa (...) c'est vide et désolant de simplicité. Les vieux qui vont y prier ont l'air d'appartenir à un siècle révolu. » (<sup>52</sup>)

---

<sup>48</sup> Op. Cit., p 110-111

<sup>49</sup> Op. Cit., p 18

<sup>50</sup> Op. Cit., p 19

<sup>51</sup> Op. Cit., p 19

<sup>52</sup> Op. Cit., p 10

La pratique religieuse semble totalement absente de la vie de la famille de Fouroulou et le roman n'évoque Dieu qu'excessivement rarement avec une sorte de fatalisme presque païen. Par contre la présence d'une mission protestante à Tizi-Ouzou est très forte et permettra de ne pas grever le budget familial.

« Il y a, à Tizi-Ouzou, un missionnaire qui loge les élèves venant de la montagne. J'habite chez lui (dit un camarade de Fouroulou). Nous sommes une trentaine. (...) nous avons une chambre, l'électricité, une table, des chaises, deux lits. Le mati, on nous donne du café et du pain. Et tout cela pour rien. La mission se trouve à deux pas du collègue.

C'était vraiment incroyable. Aziz explique qu'un missionnaire est un homme de bien, fait pour aider les pauvres, à peu près dans le genre des pères blancs. En plus de tous les services qu'il rendait aux malheureux montagnards, chaque soir, il les réunissait (...) pour parler de religion, les conseiller, les éduquer. »<sup>(53)</sup>

La présence missionnaire comme la scolarisation seront plus importantes en Kabylie que dans le reste du pays, la colonisation française utilisant la différence entre les arabes et les Kabyles, pour créer l'exception kabyle et l'instrumentaliser à des fins coloniales.

Le roman de M. Feraoun n'est donc pas du tout désengagé même s'il ne remet pas en cause explicitement et de front la colonisation. Il donne à voir son impact de manière simple voire parfois naïve au travers du regard d'un adolescent.

Ceci est peut-être plus efficace et engage le lecteur dans une démarche heuristique.<sup>(54)</sup>

M. Feraoun donne également une existence à une population qui n'en avait pas dans la littérature et affirme de ce fait son droit à l'existence.

---

<sup>53</sup> Op. Cit., p 125-126

<sup>54</sup> cf. l'impact de la description du désastre de Lisbonne par Voltaire dans "*Candide*" (1759) – celui de son discours grandiloquent et indigné dans le "*Poème sur le désastre de Lisbonne*" (1756).

## 4. L'espace et le temps

### 4.1. L'espace

Le roman commence par une description globale du lieu de l'action : l'espace du village et sa topographie, les lieux de pouvoir, l'habitat, l'espace social du village. Après ce coup d'œil global le champ se rétrécit brutalement pour nous faire pénétrer dans l'espace de la famille de Fouroulou. Nous entrons explicitement dans l'autobiographie. En témoigne l'usage des pronoms personnels de la première personne :

- « Mes pauvres parents avaient leur habitation ... » (p 15)
- « Mon oncle et mon père se nomment ... » (p 15)
- « ma mère ... » (p 17)

Nous entrons alors dans la description de la vie d'une famille kabyle à travers le regard d'un enfant. Nous évoluons sans cesse de l'espace maternel (celui de la mère et des tantes maternelles) à l'espace du village où Fouroulou fait ses premières expériences de socialisation. D'une manière générale on peut dire que l'itinéraire de l'enfant, grâce à sa scolarisation, va le faire passer de l'espace maternel traditionnel à l'espace de la cité moderne : le village voisin de Fort-National pour le certificat d'étude, la ville de Tizi-Ouzou pour le brevet et le collège et à la fin du roman c'est le départ pour Alger pour le concours d'entrée à l'école normale, avec l'éventualité, en cas d'échec, d'un départ pour la France.

On pourrait se réinterroger sur la destination de ce roman autobiographique dominé par la description des lieux et des modes de vie que le lecteur kabyle voire algérien connaît bien, et par ailleurs abondant en références culturelles que le même lecteur ne connaîtra pas (cf. le taux d'analphabétisme et de scolarisation). Feraoun convoque en effet des auteurs illustres comme Tchekhov, Michelet, Montaigne, Rousseau, Daudet, Dickens et Molière pour légitimer son écrit. La critique de Ch. Bonn répond à cette question :

« (...) Le récit de Fouroulou commence, comme tout bon roman réaliste, par une description du lieu de l'action. Or cette description, est faite du point de vue d'un visiteur extérieur : « Le touriste qui ose pénétrer au cœur de la Kabylie. » Ce touriste sert même de prétexte à cette description, puisque ces premiers mots sont les premiers mots du cahier. (...) c'est à partir des références culturelles de ce visiteur que va s'ordonner la description. Le « touriste », le « visiteur » ou le destinataire de ce roman sont une seule personne : celle-là même dont les catégories culturelles vont servir à agencer la description. » <sup>(55)</sup>

Tout l'intérêt du récit est donc dans le réel décrit. Le texte romanesque parle sur un espace (reflète cet espace) et non de cet espace. Il parle sur un espace pour un public extérieur dans une langue qui est le français et dont le système de référence est celui de l'école française.

---

<sup>55</sup> Ch. BONN, *Le roman algérien de langue française*, L'Harmattan, PUM, Montréal, 1985, p 38

Ce qui n'empêchera pas ce roman de devenir un succès tant en France qu'en Algérie où il deviendra même le principal pourvoyeur de textes d'anthologie à usage scolaire.

CommuneLangue.com

## 4.2. *Le temps*

Le roman se déroule de façon tout à fait linéaire : nous suivons la formation de Fouroulou de sa naissance à la veille de l'entrée à l'école normale.

Il comporte deux parties, l'une intitulée « La famille », l'autre « Le fils aîné ». Toutes les deux sont introduites par un texte en italique à la troisième personne du singulier ; signalant la présence d'un narrateur extérieur.

Dans la première partie, ce narrateur nous présente Menrad instituteur de village qui a décidé d'écrire pour raconter son histoire :

« Il croyait que sa vie valait la peine d'être connue tout au moins de ses enfants et de ses petits-enfants. » (p 6)

Il a commencé à écrire en 1939 et a abandonné « cette entreprise au-dessus de ses forces, après avoir rempli un cahier d'écolier. » (p 6)

« Tirons, dit le narrateur, du tiroir de gauche le cahier d'écolier. Ouvrons-le, Fouroulou Menrad nous t'écoutes. » (p 7)

C'est donc un document manuscrit trouvé dont l'authenticité est garantie.

Il légitime son projet par des références culturelles européennes : Montaigne, Rousseau, Daudet, Dickens, ... mais :

« Loin de sa pensée de se comparer à ces génies ; il comptait seulement leur emprunter l'idée, « la sottise idée » de se peindre. » (p 6)

La deuxième partie s'ouvre également sur un texte en italique à la troisième personne où le narrateur décide de terminer « le fragment de confusion » (p 89) de Fouroulou qui « passe la plume à un ami qui ne le trahira pas mais qui n'ignore rien de son histoire. » (p 89)

Dans les deux parties, le récit n'est évidemment pas exhaustif : le choix des souvenirs de l'enfant comme du narrateur est purement subjectif.

Le texte a donc une lecture aisée sans fioriture sans travail sur l'imagination, sans recherche de complexité dans la structure. C'est probablement cela qui a pu faire dire que cet ouvrage était dépourvu de qualités esthétiques. Cette simplicité répond à un projet pédagogique de lisibilité.

La rédaction du texte est simple – recourant comme tout roman réaliste essentiellement à la comparaison et à la métaphore – avec un vocabulaire très daté. Nous avons relevé entre autres deux termes, « gourmander » dans le sens de réprimander et « patère » dans le sens de portemanteau – termes typiques de l'école déjà à l'époque.

## Bibliographie

BONN Ch., *Le roman algérien de langue française*, PUM L'Harmattan, Paris, 1985

BONN Ch., *La littérature algérienne de langue française et ses lectures*, Naaman, Ottawa 1974

BOUZIDA A., *L'Idéologie de l'instituteur*, S.N.E.D., Alger, 1976

BOUTEFNOUCHET M., *La famille algérienne*, S.N.E.D., Alger 1982

DEJEUX J., *Littérature Maghrébine de langue française*, Naaman, Ottawa, 1973

Discours de M. Feraoun 1952 in *Œuvres et Critiques*, IV, 2, Place, Paris, 1979

DJAOUT T., *Présence de Feraoun*, in Tiddukia n° 14, Été 1992

FERAOUN M., *Le Fils du Pauvre*, Seuil, Paris, 1954

MAMMERI M., *Culture savante, Culture vécue*, TALA, Alger, 1991

CommuneLangue.com

# Annexes

## Annexe 1 : Carte de l'Algérie



## **Annexe 2 : Présence de Feraoun, par Tahar Djaout**

Article paru dans la revue Tiddukla n°14, Été 1992.

**Un cimetière en pente à l'entrée de Tizi-Hibel. C'est là que Mouloud Feraoun repose à côté d'autres morts de son village. Quelques uns des modèles de "La Terre et le sang" ou des "Chemins qui montent" vaquent encore à leurs affaires à des dizaines de mètres de là, où s'empoignent en d'inexorables parties de dominos dans un café proche.**

Un café tapissé de posters multicolores qui fixent dans une intenable promiscuité les chanteurs et les vedettes sportives qui faisaient ou font la gloire de la Kabylie. Mouloud Feraoun se distingue par bien peu de choses des villageois au milieu desquels il vivait. Ceux-ci vous ouvrent leurs portes et leurs souvenirs avec cette hospitalité campagnarde qui n'est pas dénuée de méfiance. Ils sont tout de même un peu gênés par cette théorie de gens inconnus, universitaires, journalistes ou simples curieux, qui viennent enquêter avec tant de sérieux, qui viennent perturber la paix et la discrétion d'un de leurs plus modeste concitoyen. Feraoun leur avait donc caché quelque chose, lui qui avait pourtant l'air en tous points semblables aux autres? Il les avait donc joués ?

Lors d'un passage à Tizi-Hibel en 1982, nous avons recueilli le témoignage d'un enseignant qui avait été en contact quotidien avec Mouloud Feraoun de "1919 à 1927, c'est-à-dire la partie de sa vie décrite dans *"Le Fils du pauvre"*. Ce témoignage nous aide à comprendre ce premier roman qui fonde en 1950 la littérature algérienne contemporaine, ce roman que Feraoun a écrit presque pour s'amender, pour s'excuser de la chance qui lui a été donnée de s'arracher à la misère et de pouvoir s'exprimer au grand jour. Voici le témoignage de l'enseignant : *"Mouloud venait me réveiller le matin, on buvait du lait de chèvre, puis on partait à l'école. C'était un enfant très doux, très calme, il ne jouait jamais, même pas durant les récréations. Il allait à l'école pieds nus quelle que soit la saison. Toujours premier de la classe, il était indétrônable. La seule matière où il ne brillait pas, c'était le dessin. Je l'aidais parfois à faire un dessin et lui m'aidait en calcul. Il était maigriot, très pâle, mais il était tellement fort dans les études que le maître évitait de l'interroger. Admis au C.E.P. en 1925 à Larba Nath Irathen, Feraoun et moi avons décroché en 1927 la bourse des cours complémentaires. Lui avait la bourse entière parce que son père ne possédait rien ; moi, je n'ai pu avoir qu'une bourse partielle et c'est pourquoi j'ai interrompu les études"*.

C'est dans ce monde de l'enfance démunie et rude que *"Le Fils du pauvre"* nous introduit. Rédigé entre 1939 et 1948, le livre parut en 1950 à compte d'auteur aux Cahiers du Nouvel Humanisme (Le Puy). Les mille exemplaires du premier tirage se vendirent assez vite et le roman est réédité au Seuil en janvier 1954 avec quelques modifications : la troisième partie de l'édition de 1950 disparaît, remplacée par un chapitre de conclusion rédigé par Feraoun en 1953.

Que représente Mouloud Feraoun pour un lecteur maghrébin d'aujourd'hui ? Il est intéressant de tester le cheminement de l'œuvre d'un écrivain qui a joué un rôle primordial en ces années 50 où il a grandement contribué à faire connaître au monde les dures conditions de vie de ses compatriotes. Mouloud Feraoun était jusqu'à il y a une vingtaine d'années, l'écrivain le plus fréquenté par les écoliers d'Algérie - et peut-être de tout le Maghreb. *"Le Fils du pauvre"* demeure, malgré quelques rides gravées par les années, l'un des livres les plus attachants et les plus vrais de la littérature maghrébine.

L'œuvre de Mouloud Feraoun a toujours eu ses détracteurs, mais aussi des défenseurs convaincus. Même des écrivains beaucoup plus "violents" que l'auteur des "Chemins qui montent", tels le Marocain Driss Chraïbi, se sont manifestés à l'occasion pour souligner la valeur de l'œuvre et la probité de l'auteur.

Paradoxalement, les reproches adressés à Feraoun de son vivant et dès le début de sa carrière, sont les mêmes que certains exhibent aujourd'hui encore, comme si les outils de la critique n'avaient pas évolué depuis et comme si le contexte socio-politique et culturel de l'Algérie, était demeuré immuable. Le plus tenace des griefs s'attache au cachet trop régionaliste que d'aucuns décèlent dans l'œuvre.

Mouloud Feraoun écrivain régionaliste ? Ce qui circonscrit un écrivain et détermine sa dimension, c'est beaucoup moins l'aire où évoluent ses personnages que la profondeur et la véracité de ceux-ci. S'étant juré d'écrire une œuvre réaliste et populiste (ce dernier terme n'est pas forcément péjoratif) notre romancier l'a tout naturellement située par souci de vérité, dans sa Kabylie natale, région d'Algérie qui lui est la plus familière. Le rapport de Jean Giono à la Haute Provence, celui de William Faulkner au Mississippi, celui de James Joyce à Dublin ou celui de John Steinbeck à Salinas n'ont jamais fait de ces écrivains des écrivains régionalistes. Mais ce qui a longtemps caractérisé la critique en Algérie - aussi bien la critique universitaire que la critique journalistique - c'est sa subordination à l'idéologie du pouvoir dont l'une des hantises opiniâtres est celle de l'unité nationale. On ne peut pas s'enraciner impunément dans une région donnée - surtout quand cette région est la Kabylie. Il est toutefois indéniable que la côte de Mouloud Feraoun a aussi baissé ces deux dernières décennies pour des raisons objectives qui sont essentiellement au nombre de deux :

- 1) La mort l'a empêché d'approfondir son œuvre et de lui trouver des axes neufs comme Mohammed Dib, par exemple, l'a fait après l'indépendance de l'Algérie ;
- 2) Il est apparu dans le champ de la littérature maghrébine des thèmes et des styles (Mourad Bourboune, Nabil Farès, Rachid Mimouni, Mohammed Khair-Eddine, Abdellatif Laâbi, Abdelkebir Khatibi, etc.) plus adaptés aux réalités et aux interrogations du lecteur maghrébin.

Le Journal, dernière œuvre élaborée par Mouloud Feraoun, laisse apparaître toutes les énergies créatrices, la puissance du témoignage et la ressource d'écriture que le romancier-conteur mort à 49 ans aurait pu investir dans les travaux littéraires ultérieurs. Quoi qu'il en soit, Mouloud Feraoun restera pour les écrivains du Maghreb, un aîné attachant et respecté, un de ceux qui ont ouvert à la littérature nord-africaine l'aire internationale où elle ne tardera pas à inscrire ses lettres de noblesse. Durant la guerre implacable qui ensanglanta la terre d'Algérie, Mouloud Feraoun a porté aux yeux du monde, à l'instar de Mammeri, Dib, Kateb et quelques autres, les profondes souffrances et les espoirs tenaces de son peuple. Parce que son témoignage a refusé d'être manichéiste, d'aucun y ont vu un témoignage hésitant ou timoré. C'est en réalité un témoignage profondément humain et humaniste par son poids de sensibilité, de scepticisme et de vérité. C'est pourquoi, cette œuvre généreuse et ironique inaugurée par *"Le fils du pauvre"* demeurera comme une sorte de balise sur la route tortueuse où la littérature maghrébine arrache peu à peu le droit à la reconnaissance. Revenons à Tizi-Hibel. La djemââ dont avait parlé Mouloud Feraoun est toujours la même, mais beaucoup de vieilles maisons n'existent plus. Sur l'emplacement de l'ancien pressoir, des décombres où l'herbe triomphe. Il a fallu à l'écrivain une ingéniosité d'acrobate pour donner une certaine ampleur à cette "place des danseurs" grande comme la paume de la main, pour situer des aventures et des drames dans ces ruelles où n'existe même pas assez d'espace pour que deux pensées se croisent. Quelques personnages du *"Fils du pauvre"* et de *"La Terre et le Sang"* sont toujours là. Mouloud Feraoun, cet homme imbattable au jeu de "tiddas" (sorte de jeu de dames qui consiste à placer trois pions côte à côte) était un homme au destin historique ? Allons donc. Ils ne s'en laissent pas conter si facilement. Pour la plupart, l'image qu'ils gardent de Feraoun, l'idée qu'ils se font de lui est celle d'un fils modeste et irréprochable du village, avec sa chéchia et son burnous, avec son opiniâtreté de Kabyle dur à l'ouvrage. Si Feraoun a été grand pour eux, c'est surtout par sa conduite irréprochable de citoyen de Tizi-Hibel, par ses grandes qualités de cœur. Le reste est littérature...

Tahar DJAOUT, article paru dans la revue *Tiddukla* n°14, Été 1992.

## Annexe 3 : Discours de Mouloud Feraoun - Bouzarea

### Document n°2

*Discours de Mouloud Feraoun* lors de la remise du prix de la ville d'Alger le 5 avril 1952

Monsieur le Maire,  
Monsieur le Président du Jury,  
Messieurs les Membres du Jury,  
Mesdames et Messieurs,

Je ne saurais dire à quel point je suis heureux d'avoir obtenu le prix de littérature française décerné par la ville d'Alger en décembre dernier.

J'en suis heureux et j'en suis fier pour plusieurs raisons.

C'est d'abord en hommage à tous ceux qui me firent la classe, depuis mon vénéré maître de l'Ecole primaire qui fit de moi un boursier, jusqu'à mes professeurs d'Ecole Normale qui m'apprirent beaucoup de choses, certes. Ces choses que l'on se hâte d'oublier après les examens. Mais de ces Maîtres, ce que chacun de nous ne saurait perdre, c'est le souvenir de leur droiture et de leur compétence. Ils surent donner à leurs élèves l'image exacte de l'éducateur, l'envie de leur ressembler et la crainte de ne pas y parvenir.

Votre choix est aussi un hommage à mon vieux père ignorant et pauvre. Son mérite est bien grand de m'avoir fait confiance, d'avoir eu confiance en l'école. Il s'est passé de moi au moment où je pouvais l'aider et qu'il en avait besoin. Il fut récompensé comme le sont toujours les gens simples qui ont foi.

Il ignore que j'ai écrit un livre. Si on le lui expliquait il trouverait cela tout naturel. Comment s'étonnerait-il du moment que j'enseigne à lire ? Ne m'a-t-il pas fait atteindre le sommet ? N'a-t-il pas refusé, il y a vingt ans, de faire de moi un berger comme le lui conseillaient les gens sensés ?

Votre choix enfin est un hommage à l'Ecole primaire puisque l'un de ses enfants, l'un des plus humbles sans doute, et qui n'a appris le français que sur ses bancs, est reconnu digne aujourd'hui de recevoir un prix littéraire. Un prix décerné par un Jury compétent : le Jury de la capitale africaine.

Je mesure toute la portée de cette distinction, Messieurs. J'avais osé espérer, je l'avoue, un tel succès, car l'espoir n'a pas de limites. Mais je n'y croyais pas trop. Me voilà aujourd'hui couronné. L'honneur est grand et redoutable. Je n'avais fait que raconter mon histoire. Travail facile malgré tout, puisque je n'avais qu'à m'adresser à ma mémoire et à mon cœur.

Or, la tâche d'un écrivain n'est pas de raconter sa vie, mais bien de dire ce qu'il sent, ce qu'il voit, ce qu'il pense. Pour tendre vers l'humaine vérité si diffi-

cile à atteindre, il lui faut des qualités de cœur et des qualités d'esprit. Il lui faut beaucoup de science et beaucoup d'honnêteté, parce que les honnêtes gens peuvent lui faire crédit ; ce serait cruel de les tromper et triste de se tromper.

Voilà pourquoi, Messieurs, j'éprouve une certaine crainte, une grande crainte à m'engager résolument dans la voie où vous avez daigné marquer ma petite place.

Si pourtant je parvenais à m'exprimer encore, soyez assurés que je le ferais en toute sincérité, avec mon cœur de fils de pauvre et mon bon sens de maître d'école.

Quoi qu'il en soit, j'aimerais vous redire ma fierté, ma joie et mon émotion. Le lauréat, Messieurs, n'est pas l'instituteur du bled qui a retenu vos suffrages, mais l'Ecole française d'Algérie dont il est un produit authentique. Et c'est en son nom que je vous remercie.

# Annexe 4 : Classification de la littérature Algérienne

Approche psycho-sociologique / 41

## GRANDS COURANTS DE LA LITTÉRATURE MAGHRÉBINE 1945 - 1972

	1945	1946	1947	1948	1949	1950	1951	1952	1953	1954	1955	1956	1957	1958	1959	1960	1961	1962	1963	1964	1965	1966	1967	1968	1969	1970	1971	1972	1973	1974	1975
A) Littérature dite « ethnographique » ou documentaire, souvent régionaliste .....																															
B) Littérature « esthétique », intimiste ou égotiste: besoin de se dire dans ses états d'âme .....																															
C) Littérature de refus et de contestation: contre le colonialisateur et contre les maux inhérents aux sociétés maghrébines .....																															
D) Littérature de combat contre la présence européenne .....																															
E) Littérature de témoignages sur la résistance et la guerre de libération .....																															
F) Littérature de contestation et de dévoilement des « maux de la tribu », une fois les indépendances nationales acquises (résurgence d'un aspect oublié de la littérature de refus). Cf. supra n° C .....																															

NOTA: ..... Il s'agit ici des romans et recueils de nouvelles, des récits et témoignages (en tant qu'ouvrages publiés).  
 — Nous commençons en 1945, mais en réalité le premier roman algérien paraît en 1920.  
 — La guerre algérienne de libération est déclenchée en 1954; l'indépendance survient en 1962 pour l'Algérie, tandis que la Tunisie et le Maroc sont indépendants depuis 1956.  
 — Un tournant dans la littérature semble être pris par une nouvelle génération de romanciers-poètes depuis 1965-66.